

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

(Suite)

IV

DE NEW-POST AU RAPIDE DE LA MATTAWAN

La Fourche.—Le portage de la Loutre — Une messe dans les bois.— Rapides Plats.—Les coureurs de grèves.—La manière de saint François-Xavier.—Le sextant.—Mines.—Clay Falls.—Le laboratoire de la nature.—Une soirée délicieuse.

Rapide de la Mattawan, 1er juillet.

EN voyant in-crié, en tête de cette lettre, le nom de Mattawan, n'allez pas croire que j'ai rebroussé chemin, et que, en deux jours, comme un oiseau léger, traçant sa route à travers les airs, je sois revenu à vos portes. Des Mattawans, il y en a partout en pays algonquin, le mot signifiant rencontre de deux rivières, les voyageurs canadiens le traduisaient par "La Fourche."

Nous sommes donc à la fourche de deux rivières importantes, campés dans une île, sur une belle grève de sable, en face des quatre ou cinq bouches par lesquelles l'Abbitibi paie le tribut de ses eaux à son suzerain, le fleuve de Moose. Déjà les bises et les salins de la mer nous arrivent vivifiants; pour nous, habitants de l'intérieur des terres, il y a ici dans l'air quelque chose de délicat, de délié et de tonique: les poumons, se dilatant avec suavité, ne demandant qu'à respirer, et nous les laissons faire.

.

Nous quittons New-Post le 29 juin, à trois heures et demie du soir. Un courant rapide et de vigoureux coups d'aviron nous eurent, en quelques heures, transportés quinze milles plus bas, au Portage de la Loutre, qui a bien 66 arpents, de tous les portages réguliers le plus long que nous ayons rencontré dans le cours du voyage; je dis *portage réguliers*, car, par exception, nous en avons fait d'autres, à côté desquels celui-ci, avec son sentier battu, n'est que jeu d'enfants. Pourquoi ce nom de "la Loutre"? Est-ce parce que, en cet endroit, la rivière brisée, tourmentée, blanche d'écume, par une suite de chutes et de rapides, par sauts et par bonds, court et s'enfuit comme une loutre hors d'haleine, poursuivie par le chasseur?... Les maringouins nous attendaient au débarcadère pour nous faire une guerre de cannibales; c'était l'heure du campement, impossible de nous arrêter sur cette rive inhospitalière. Prenant sur notre dos tentes, cuisine et provisions, laissant en arrière le canot et le gros bagage, nous allâmes asseoir notre camp vers le milieu du portage, sous les grandes épinettes, sur les bords d'un clair ruisseau. L'ennemi, en bandes

légères, nous y suivit pour nous harceler; mais, avec un feu bien nourri et des tourbillons de fumée noire, nous réussîmes à le mettre en fuite; nous pûmes dormir tranquilles.

.

Le lendemain matin, pendant que nos hommes transportent le reste du bagage, un autel est établi sous le couvert de la tente, sur la tête de trois coffres superposés; deux bâtons effilés, fixés dans le sol, servent de chandeliers; nous nous agenouillons à l'entrée du sanctuaire improvisé, et Monseigneur, à demi caché sous la toile, murmure les paroles du sacrifice, mystérieusement, comme autrefois le Grand-Père dans le secret du Saint des saints, pendant que le peuple se tenait prosterné à la porte du temple. Deux bouquets de fleurs sauvages exhalent leurs parfums et font briller l'éclat de leurs modestes couleurs de chaque côté de l'Hostie Sainte; les plantes aromatiques, que nous foulons à nos pieds, font monter l'encens de leur parfum, et les grands vents, soufflant par rafales, gémissent dans le sommet des arbres comme dans les tuyaux d'un orgue immense: c'est la forêt qui soupire et qui prie. A la communion, un sauvage et sa femme

quand le calme se rétablit et que la saison des écheresses est arrivée, le volume d'eau, devenu petit et insuffisant, s'épand entre deux rives trop éloignées, à travers les cailloux à la tête arrondie et les récifs au taillant tranchant; il court, s'agite, se précipite ici et là, sans chenal fixe, au milieu des écueils; il forme ce qu'on appelle les Rapides Plats.

.

Ah! quelle navigation ennuyeuse! Nos hommes quittent l'aviron pour prendre de longues perches armées de pointes de fer; ils sont debout dans le canot, tâtonnant, rampant, avançant, cherchant un chemin assez profond. "Kech, kech, prends garde, prends garde." Un courant trop fort les entraîne malgré eux; à chaque instant l'esquif menace de se crever les flancs sur des pointes cachées. Enfin, M. Okouchin nous déclare solennellement qu'il n'y a plus moyen de naviguer, et que tout bagage qui peut marcher doit mettre pied à terre. Nous partons à la recherche d'une voie quelconque, pendant que les hommes à l'eau jusqu'au genou, quelquefois jusqu'à la ceinture, conduisent le canot comme par la bride, et au besoin, à force de bras, lui font sauter les batûres.

Il a été écrit, je ne sais trop par qui, un roman intitulé: *Les Coureurs de Grèves*. Je ne l'ai jamais lu; mais si ces pauvres coureurs ont eu autant de misères que nous, le roman doit inspirer grande pitié pour eux. Pendant deux jours nous avons goûté les agréments de marches imprévues à travers des endroits impossibles, où les sauvages, voyageant avec des embarcations plus petites que notre éléphant de canot, n'ont pas l'habitude de marcher. Ces portages ne sont pas dans le programme; aussi n'existe-t-il point l'ombre d'un sentier. Ici vous courez sur



HAUT-CANADA.—La rivière Abbitibi aux approches de la rivière Moose; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

s'approchent avec dévotion pour recevoir le pain de vie, ou, comme ils disent dans leur langue, *la médecine qui rend fort*. C'est Wennix, le Siffleur, qui nous a suivis de New-Post jusqu'ici, avec sa femme et ses deux petits enfants, pour avoir le bonheur de faire ses pâques: voici bien le temple qui convient à ses goûts agrestes, à sa vie errante et nomade.

.

Ici la rivière s'élargit considérablement, les eaux sont excessivement basses, et les côtes s'élèvent à la hauteur de cinquante ou soixante pieds. "Anomalie, me direz-vous; eaux peu profondes et rivages élevés, expliquez cela." Voici. La rivière Abbitibi coule, en direction générale, du sud au nord. Au printemps, quand les neiges de la hauteur des terres se fondent sous les ardeurs d'un soleil plus ardent, quand les réservoirs des grands lacs méridionaux ouvrent leurs écluses, la glace est encore solide sur les parties septentrionales de la rivière. Le torrent arrive, l'obstacle l'arrête; le torrent grossit, l'obstacle résiste; le torrent, toujours grandissant, devient irrésistible; et, dans sa puissance furibonde, glaces brisées, lit de la rivière, arbres déracinés, il emporte tout pêle-mêle vers la mer. Puis,

la grève, sur un fond de glaise boueuse, vous enfonce dans les embarras de hautes herbes; vous vous embourbez. Plus loin, comme à l'aide d'une perche, vous allez sautant de caillou en caillou, si le pied vient à vous glisser, vlan, vous voilà au fond de l'eau, et vous prenez un bain forcé. Plus loin la grève n'a plus de marge, impossible même à une chèvre de s'y trouver un chemin; si vous avez de grandes bottes, décidez-vous à marcher dans le lit inégal et raboteux de la rivière. L'eau passe par-dessus vos bottes, alors grimpez sur la côte, les branches vous tendent les bras; vous aidant des pieds et des mains, hissez-vous sur le sommet. Là vous attendent des fourrés épais comme les pampres entrelacés d'une vigne, des mousses spongieuses où vous enfoncez jusqu'au genou, des savanes où vous vous frayez un chemin *unguis et rostro*, des ravins profonds que vous traverserez sur un pont fait d'une épinette renversée, des abattis d'arbres enchevêtrés les uns dans les autres d'une manière inextricable, où vous ne pourrez ni sauter par-dessus ni vous glisser par dessous. Que faire? je ne sais trop, faites comme moi: de fatigue et de désespoir, jetez-vous sur un tronc dénudé, et là, perché comme un aigle royal, attendez que le P. Nédélec vienne à votre secours. Il rira bien